

Enjeux publics IRPP

Février 2007

**Le temps dans tous
ses états : temps de
travail, temps de
loisir et temps
pour la famille à
l'aube du XXI^e siècle**

Gilles Pronovost

Vol. 8, n° 1

IRPP Policy Matters



Fondé en 1972, l'Institut de recherche en politiques publiques (IRPP) est un organisme canadien, indépendant et sans but lucratif.

L'IRPP cherche à améliorer les politiques publiques canadiennes en encourageant la recherche, en mettant de l'avant de nouvelles perspectives et en suscitant des débats qui contribueront au processus décisionnel en matière de politiques publiques et qui rehausseront la qualité des décisions que prennent les gouvernements, les citoyens, les institutions et les organismes canadiens.

L'indépendance de l'IRPP est assurée par un fonds de dotation établi au début des années 1970.

Les opinions exprimées dans ce document sont celles de l'auteur. Elles ne représentent pas nécessairement celles de l'IRPP ou celles de son conseil d'administration.

Enjeux publics IRPP

Février 2007

**Le temps dans tous
ses états : temps de
travail, temps de
loisir et temps
pour la famille à
l'aube du XXI^e siècle**

Gilles Pronovost

Vol. 8, n° 1

IRPP Policy Matters



Notice biographique

Gilles Pronovost est professeur associé au Département des études en loisir, culture et tourisme de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Il est également directeur général du Conseil de développement de la recherche sur la famille du Québec. Ses travaux portent sur les temps sociaux et les pratiques culturelles. Il s'intéresse également aux rapports culturels entre les générations de même qu'au temps libre et aux valeurs des jeunes. Il est codirecteur de la collection « Temps libre et culture », publiée aux Presses de l'Université du Québec et il a fondé la revue scientifique *Enfances, Familles, Générations*. Parmi ses publications, on trouve : *Temps sociaux et pratiques culturelles* (Presses de l'Université du Québec, 2005) ; *Les valeurs des jeunes* (avec Chantal Royer, Presses de l'Université du Québec, 2004) ; *Loisir et société. Traité de sociologie empirique* (Presses de l'Université du Québec, 2^e éd., 1997) ; *Sociologie du temps* (Bruxelles, De Boeck Université, 1996) ; *Médias et pratiques culturelles* (Grenoble, Presses de l'Université de Grenoble, 1996, 2^e éd. à paraître en 2007).

Résumé

Le débat sur le « manque de temps » a pris une importance considérable depuis quelques années. En effet, les deux conjoints de la majorité des couples occupent aujourd'hui un emploi rémunéré, et bon nombre trouve difficile de concilier travail, vie personnelle et vie familiale. De nombreuses études confirment par ailleurs que le rythme du travail s'est accéléré, surtout dans les postes de direction et de gestion, que les exigences liées à l'emploi se sont multipliées et qu'un nombre croissant de travailleurs a des horaires atypiques. Il n'est pas étonnant alors que le sentiment du temps qui fuit et nous échappe se soit accentué.

À l'aide de données tirées des enquêtes canadiennes sur l'emploi du temps, y compris la plus récente menée en 2005, et de différentes enquêtes américaines et françaises du même type, l'auteur analyse l'étendue et les paradoxes de ce problème du manque de temps.

Il étudie d'abord les facteurs psychosociologiques relevant de la perception du manque de temps. Si 10 p. 100 de la population canadienne n'exprime aucune difficulté par rapport au temps, note-il, plus du tiers des Canadiens peuvent être classés dans la catégorie des personnes fortement stressées, principalement à cause de leur travail. Ce sont surtout des cadres, des gestionnaires et des travailleurs du secteur de la santé qui se disent très stressés, mais également les mères de jeunes enfants actives sur le marché du travail. En matière de stress relié au temps, la situation a peu changé en une décennie.

L'auteur examine ensuite les données tirées des études de budget-temps portant sur l'utilisation effective des 24 heures de la vie quotidienne. Il constate que le temps moyen de travail s'est accru modestement mais continuellement au Canada entre 1986 et 2005. Ainsi, chez les gens actifs, après avoir diminué régulièrement au siècle dernier, le temps consacré au travail est à la hausse et celui consacré aux loisirs diminue proportionnellement, soit d'environ deux heures par semaine. Alors que depuis le milieu du ^{xx}e siècle, le temps de loisirs s'était accru, on observe maintenant une halte certaine dans ce mouvement, au point où les gains acquis semblent s'effacer.

Les données canadiennes et internationales vont dans le même sens : les cadres, les professionnels et les diplômés universitaires ont vu leurs responsabilités s'accroître et leurs temps libres stagner. Paradoxalement, le niveau d'activité culturelle augmente avec l'allongement de la semaine de travail. Par exemple, les plus grands amateurs de spectacles travaillent six heures de plus par semaine que la moyenne des gens actifs. L'auteur explique que les pratiques culturelles sont un reflet de la stratification sociale et du niveau d'éducation. C'est pourquoi, même s'ils se disent plus pressés, les gens les plus scolarisés trouvent le temps de s'offrir une vie culturelle plus intense.

En ce qui concerne le temps consacré aux enfants, l'auteur observe que jusqu'à tout récemment, les parents réussissaient à maintenir un fragile équilibre entre leurs activités professionnelles et familiales. Les données montrent en effet que si le temps total passé avec les enfants (le temps parental) a chuté de manière importante depuis 1986, le temps consacré aux soins, à l'éducation et aux jeux (le temps primaire) avait légèrement augmenté chez les parents qui étaient sur le marché du travail. Mais selon la plus récente enquête menée en 2005, ce fragile équilibre semble s'être rompu : pères et mères ont consacré cette année-là moins de temps pour les soins aux enfants qu'en 1998. Les parents continuent toutefois de consacrer presque deux fois plus de temps aux enfants de moins de cinq ans qu'aux plus vieux.

Il note également que les inégalités entre les hommes et les femmes, même si elles se sont atténuées, perdurent. Il est clair que la présence grandissante des femmes sur le marché du travail a entraîné un meilleur partage du temps familial et parental avec les hommes. C'est donc en étant plus présentes sur le marché du travail que les femmes ont paradoxalement obtenu des gains en termes de temps libres et de responsabilités familiales, mais au prix d'un fort stress relié au temps, rappelle l'auteur. Toutefois, si les écarts entre les pères et les mères tendaient vraiment à diminuer entre 1986 et 1998, la situation s'est retournée depuis. Le temps que les pères consacraient aux tâches domestiques et aux enfants avait augmenté d'environ deux heures, mais il a régressé récemment pour revenir à ce qu'il était en 1986. Ainsi, en 2005, les mères consacrent toujours presque neuf heures de moins par semaine que les pères au travail rémunéré, mais presque sept heures de plus aux tâches domestiques. Elles s'occupent aussi davantage des enfants et leur temps de loisirs reste inférieur.

Fondamentalement, conclut l'auteur, la notion de manque de temps renvoie à au moins trois phénomènes à la fois différents et apparentés : l'accroissement des responsabilités professionnelles des gens plus scolarisés ; la valorisation d'activités personnelles en matière de sport et de culture ; la reconnaissance accrue du « temps familial » comme valeur, tout particulièrement l'attention portée aux jeunes enfants. Les gens sont ainsi de plus en plus conscients de l'importance de concilier vie familiale, vie personnelle et responsabilités professionnelles, ce qui engendre cette demande pour une plus grande synchronisation des différents temps de la vie quotidienne.

Summary

In a context where in the large majority of couples both spouses have jobs and find it difficult to balance their paid work, their personal lives and their families, the debate over the “lack of time” has been intensifying for several years. Many studies of work document an increasing task-load in some supervisory and managerial functions, the multiplication of work-related demands, as well as an increase in the number of nonstandard workers. The result is more and more people feel that time is racing by and they can’t catch up.

In this study, Gilles Pronovost of the Université du Québec à Trois Rivières uses data from Canadian time-use studies, the most recent conducted in 2005, and similar American and French studies, to analyze the extent and the paradoxes of this problem of the lack of time.

First, he examines the psychosociological factors relating to the *perception* of a lack of time. While 10 percent of the Canadian population do not report any difficulty with respect to time, more than one-third can be grouped into the category that is extremely stressed, principally because of their work. Supervisors, managers and health-sector workers are the most stressed, reports the author, but so are mothers who are active in the labour market and whose children are young. This situation has changed little in the past 10 years.

He then looks at time-use studies, which break down the actual utilization of the 24 hours in our daily lives. He notes that in Canada the average amount of time devoted to work increased slightly but consistently between 1986 and 2005. Thus, he finds that in the active population, time spent working is on the increase, after having decreased consistently over the past century. Time spent in leisure activities has decreased proportionately, that is, by around two hours per week. Therefore, while since the middle of the 20th century leisure time has steadily increased, recently there has been something of a slowdown in this trend, to the point that the gains seem to be disappearing.

The Canadian and international data follow the same pattern: managers, professionals and the university-educated have seen their responsibilities increase but their free time stay the same. Paradoxically, in these groups the level of cultural activity has increased with the longer work week. For example, those who go to the most shows also work six hours more per week than the labour force average. Analyzing this anomaly, the author explains that cultural activities reflect social and educational differences. That is why, even if they say they are more rushed, more educated people find the time to lead a more intense cultural life.

With respect to time devoted to their children, the author notes that until quite recently parents succeeded in maintaining a delicate balance between their

professional activities and the care they give to their children. The data show that even though the total amount of time spent in the presence of their children (parental time) dropped significantly since 1986, time spent in the specific care, education and amusement of children had slightly increased among parents in the labour market. But 2005 data show that this fragile equilibrium has been broken. Now both fathers and mothers are spending less time caring for their children, compared to 1998. However, they still devote about twice the time to children under five as they do to older ones.

He also notes that inequalities between men and women persist, even if they have decreased somewhat. Clearly the increasing labour force participation of women has led to a better allocation of family and parental time among men and women. Thus by being more present in the labour market women have gained with respect to free time and the sharing of family responsibilities, but it has been at the cost of more time-related stress, says the author. So, although between 1986 and 1998 the gap between mothers and fathers decreased, since 1998 the situation for women has worsened. Fathers, whose time spent on domestic tasks and child care had increased by around two hours, are now spending less time on these tasks, returning to the 1986 level. Pronovost finds that in 2005 active mothers still spent almost nine hours per week less than fathers in paid work and almost seven hours more in domestic work, they still have less leisure time and they spend more time caring for the children.

Fundamentally, Pronovost concludes, the notion of a “lack of time” comes down to at least three different but related phenomena: an increase in professional responsibilities among more educated people; more emphasis on personal activities such as sports and culture; and greater stress on “family time,” especially in the attention paid to young children. People are therefore more and more aware of the importance of reconciling their family lives, their personal lives and their professional responsibilities, which is creating this demand for greater harmonization of the various phases of daily life.

Table des matières

Introduction	8
Le manque de temps dans tous ses états	11
La structure des temps sociaux au Canada et en Occident	15
Les gagnants et les perdants au jeu du temps	19
Le paradoxe de la participation culturelle	22
Le temps des pères et le temps des mères	24
Conclusion : vers une politique du temps ?	29
Notes	33
Références	33

Introduction

Le manque de temps est la chose du monde la mieux partagée, pourrait-on dire en paraphrasant Descartes. Dans un contexte où les deux conjoints de la grande majorité des couples occupent un emploi et trouvent difficile de concilier le travail rémunéré, la vie personnelle, la famille et l'attention à accorder aux enfants, le débat sur le « manque de temps » prend encore plus d'importance. De nombreuses études sur le travail permettent également d'étayer la cadence accrue associée à certaines fonctions de direction et de gestion, la multiplication des exigences reliées à l'emploi, ainsi que le nombre croissant de travailleurs aux horaires atypiques, ce qui accentue davantage ce sentiment du temps qui fuit et nous échappe.

Le contexte politique lui-même est riche d'enseignements. Pour ce qui est plus spécifiquement du Québec, on se rappellera que le Parti québécois avait inscrit la semaine de quatre jours à son calendrier électoral en 2004. Songeons aussi au débat sur la conciliation famille-travail, qui, au Québec, a pris de l'ampleur avec la création des services de garde à tarif réduit, puis la mise en place du nouveau congé parental en janvier 2006 ; dans ce dernier cas, la demande de congés parentaux dépasse actuellement les prévisions les plus optimistes, signe des attentes réelles des parents à cet égard. Un rapport récent de l'OCDE (2005), qui compare le Canada et certains pays d'Europe (dont la Suède), fait ouvertement la promotion du modèle québécois de politiques familiales au regard de développements moins importants dans le reste du Canada. De même, on observe, dans la plupart des villes du Québec, la mise en œuvre de « politiques familiales municipales » qui portent notamment sur l'accessibilité aux services et aux équipements, sur le transport et sur l'offre d'activités pour les jeunes, les adolescents et les familles (Conseil de la famille et de l'enfance 2005). Les « bureaux du temps », en Europe, relèvent des mêmes tendances (Boulin *et al.* 2002 ; Boulin et Muckenberger 2002).

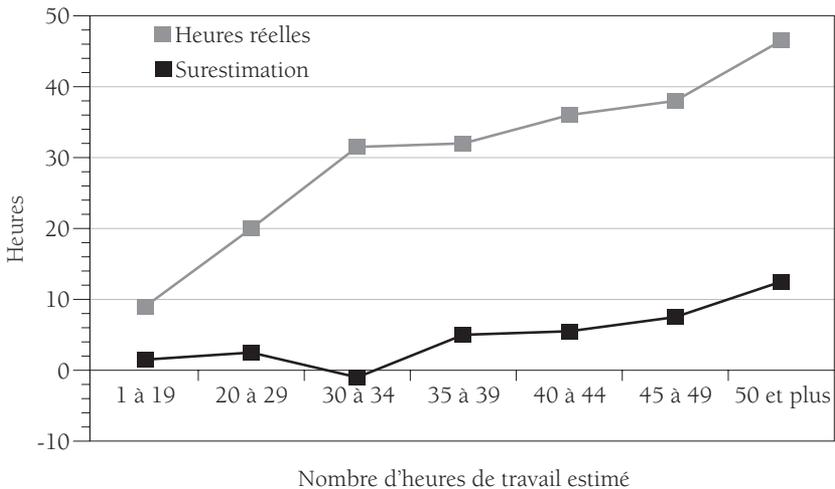
Le vocabulaire quotidien est d'ailleurs plein d'allusions directes à cette situation : « course contre la montre », « perte de temps », « stress au travail », « épuisement chronique », pour n'en mentionner que quelques-unes. Et qui a dit que le temps, c'est de l'argent ?

Bref, tout indique que nous vivons dans une société malade du temps. L'un des aspects de l'équilibre entre la vie familiale, l'espace personnel et les exigences du travail a trait à ce sentiment de manque de temps — réel ou appréhendé, faut-il le préciser. Car, comme je l'indiquerai plus loin, *objectivement*, rien n'est moins certain que le fait que nous manquions de temps. Un chercheur américain a déjà décrit la différence parfois considérable entre la durée *réelle* du temps passé au travail et la *perception* que l'on en a. Par exemple, les travailleurs américains qui ont une semaine de travail d'une durée de 20 à 34 heures surestiment celle-ci

d'au moins deux heures ; ceux dont la semaine de travail est de 35 à 37 heures la surestiment de sept heures ! Qui plus est, les données comparables indiquent qu'au fil des ans la tendance à la surestimation n'a cessé de s'accroître (Robinson et Godbey, 1999, p. 88, 91, 365-366)¹. Et la situation est semblable au Canada.

Ainsi, en 1998, les gens actifs surestimaient en moyenne de six heures la durée réelle de leur temps hebdomadaire de travail. Seuls les gens qui travaillent entre 30 et 34 heures semblent évaluer assez correctement leur temps de travail. Pour ceux qui travaillent 20 heures ou moins, la surestimation est d'environ deux heures ; elle est du double pour ceux qui travaillent entre 35 et 39 heures et du triple pour les autres (voir graphique 1) ! Contrairement à ce qui a été observé aux États-Unis (dans les années 1980, il faut le préciser), au Canada, les hommes ont tendance à surestimer davantage que les femmes le temps consacré au travail (deux heures de plus par semaine) ; échappent à ce constat les femmes qui travaillent entre 20 et 29 heures, et celles qui ont de longues heures de travail (au-delà de 40 heures/semaine). Cet écart entre le temps réellement travaillé et la perception que les gens en ont est d'autant plus significatif que des chercheurs ont montré que les études sur l'emploi du temps reproduisent assez fidèlement les données tirées d'autres sources classiques, comme celles qui portent sur la population active, quand les données concernent la même période de référence (Frazis et Stewart 2004).

Graphique 1
Nombre d'heures hebdomadaires réellement travaillées par rapport aux heures estimées, Canada, 1998



Source : Enquête sociale générale, cycle 12, Statistique Canada, 1998

On observe également un écart entre la durée réelle et perçue du temps quotidien quand on parle des tâches domestiques et des soins donnés aux enfants (Bianchi *et al.* 2006). Une partie de l'écart s'explique par des questions de méthodes, notamment dans le cas du temps consacré au travail, puisque la période de référence peut différer² ; une autre partie s'explique par la valorisation ou la dévalorisation relatives de certaines activités quotidiennes³.

C'est sans compter le fait, comme je le montrerai, que les études d'emploi du temps permettent d'étayer la lente croissance du temps libre dans les sociétés occidentales, même si cette croissance a nettement été stoppée au Canada (mais non aux États-Unis) il y a quelques années.

D'où cet apparent paradoxe : comment peut-on avoir l'impression de manquer de temps quand certaines données objectives semblent montrer que la réalité est tout autre ? Il serait étonnant qu'un pourcentage important de la population active ait une représentation complètement faussée de la réalité du temps de travail. Mais il est par contre possible que des contraintes réelles liées au travail, des ambitions professionnelles fortes, des représentations de l'avenir, une réalité familiale en transformation, des mouvements conjoncturels récents, suscitent des attentes non comblées, sources d'insatisfaction et de perceptions brouillées.

L'objet de ce texte est d'analyser ce problème du manque de temps à partir des données tirées d'enquêtes sur l'emploi du temps. Je vais considérer tant les facteurs psychosociologiques relevant de la perception du manque de temps, que les données empiriques portant sur l'utilisation effective des 24 heures de la vie quotidienne.

Dans un premier temps, je vais faire le point sur le sentiment de manque de temps, en tentant de décrire le plus finement possible les composantes de cette perception. Les données internationales sur le sujet ne manquent pas, et j'en citerai quelques-unes.

Dans un deuxième temps, à partir des données des études de budget-temps, je décrirai les grandes tendances dans l'emploi du temps. Je m'appuierai sur les données canadiennes disponibles, que je comparerai sommairement à certaines données internationales. Il en ressort tout particulièrement que, pour la population active, et ce jusqu'en 1998, le temps de travail n'avait pas vraiment tendance à s'accroître et que seul le temps consacré à des activités de loisirs augmentait. Ces tendances ont été renversées depuis, surtout dans le cas des parents actifs sur le marché du travail.

Ces travailleurs subissent d'ailleurs une pression à la hausse de leur temps de travail (Chenu et Herpin 2002) et ont vu leurs responsabilités s'alourdir. Mais la population qui déclare manquer de temps est aussi composée de personnes

dont les horaires de travail posent des problèmes d'organisation et de synchronisation : temps partiel, travail sur appel, horaires décalés ou brisés, etc. Ce sera l'objet d'une troisième partie.

De plus, une partie de la population est de plus en plus active sur le plan culturel, et le sentiment de manque de temps renvoie à l'impossibilité de satisfaire toutes les attentes, face à une offre culturelle qui a explosé. Il faut procéder à un arbitrage entre le revenu gagné et les loisirs, entre temps et argent. Je traiterai de cet aspect dans la quatrième partie.

Et, enfin, une majorité de gens actifs sont de plus en plus conscients de l'importance de concilier vie familiale, vie personnelle et responsabilités professionnelles, ce qui engendre une demande pour une plus grande synchronisation des divers temps de la vie quotidienne. Il faut donc considérer les nouveaux enjeux associés à la conciliation famille-travail, ce que je ferai dans la cinquième partie.

Le texte se terminera en conclusion par une discussion des implications de cette analyse sur les politiques publiques en général, et les politiques d'aménagement du temps en particulier.

Le manque de temps dans tous ses états

À quoi renvoie donc le sentiment de manquer de temps ? La littérature anglophone utilise fréquemment les termes « time crunch » et « time stress » pour décrire ce phénomène. À la fin des années 1990, Robinson et Godbey ont noté que près de la moitié des Japonais et des Américains déclaraient devoir réduire leurs heures de sommeil et estimaient ne pas pouvoir accomplir toutes leurs tâches dans une journée. Le quart des Japonais et 40 p. 100 des Américains se déclaraient « constamment tendus », et ils affirmaient aussi, dans les mêmes proportions, manquer de temps pour la famille (Robinson et Godbey 1999, p. 269) [voir tableau 1].

En France, en 1998, 60 p. 100 des répondants à une vaste enquête sur l'emploi du temps déclaraient manquer de temps au travail ; près de la moitié se disaient débordés, exprimant ainsi ce que l'on a appelé une « famine du temps » dans leur vie quotidienne et pendant les week-ends (voir tableau 2).

Au Canada, ce sont plus de 40 p. 100 des répondants qui se déclaraient pressés par le temps « à tous les jours », en 1998 ; à 35 p. 100, les chiffres étaient un peu inférieurs en 2005 (voir tableau 3). Mais la pression hebdomadaire s'est accrue, la proportion des répondants se disant pressés « quelques fois par

Tableau 1
Attitudes à l'égard du temps, États-Unis et Japon, 1991 (en pourcentage)

	Japon	États-Unis
Se sentir constamment tendu	24	41
Se sentir modérément tendu	40	65
Devoir réduire ses heures de sommeil	54	49
Sentir que l'on n'a pas accompli dans la journée tout ce que l'on voulait accomplir	54	44
Ne pas consacrer assez de temps à sa famille ou à ses amis	27	43

Source : Robinson et Godbey, 1999, p. 269.

[Traduction de l'auteur.]

Tableau 2
Attitudes à l'égard du temps, France, 1998* (en pourcentage)

Impression de manquer de temps au travail	60
Impression de manquer de temps dans la vie quotidienne	44
Se sentir « débordé »	48
Impression de manquer de temps le week-end	46

Source : INSEE, Enquête sur l'emploi du temps, 1998.

* Réponses « quelquefois », « souvent » et « très souvent ».

semaine » passant de 25 p. 100 à 29 p. 100, signe d'une sorte de diffusion subtile. La moitié des Canadiens estiment d'ailleurs qu'ils se sentent plus pressés qu'auparavant (données non présentées).

Les enquêtes sur l'emploi du temps réalisées par Statistique Canada présentent du reste l'un des portraits les plus détaillés actuellement disponibles⁴. On y apprend que la majorité des Canadiens se déclarent « tendus à cause du manque de temps » et qu'à l'instar des Américains et des Japonais, ils doivent régulièrement réduire leurs heures de sommeil (voir tableau 4). Ils affirment avoir des journées trop chargées, disent manquer de temps pour leur famille et pour eux-mêmes. Le quart des gens interrogés se considèrent comme des bourreaux de travail. Au vu des données les plus récentes, la situation n'a pas changé de manière significative depuis plus de 10 ans, à l'exception des attentes familiales, qui s'accroissent constamment. Ainsi, quarante p. 100 des répondants en 2005 s'inquiétaient de ne pas consacrer assez de temps à leur famille, contre 33 p. 100 en 1992.

Tableau 3
Proportion de la population qui se dit pressée par le temps, Canada, 1992, 1998 et 2005 (en pourcentage)

	1992	1998	2005
Tous les jours	41	42	35
Quelques fois par semaine	23	25	29
Une fois par semaine	12	12	14
Une fois par mois	5	6	6
Moins d'une fois par mois	6	7	6
Jamais	13	8	9

Source : Statistique Canada, Enquête sociale générale, cycle 7, 1992, cycle 12, 1998 et cycle 19, 2005.
 Note : Ces données portent sur l'ensemble de la population âgée de 15 à 64 ans. Les chiffres ont été arrondis.

Tableau 4
Attitudes à l'égard du temps, Canada, 1992, 1998 et 2005 (en pourcentage)

	1992	1998	2005
Vous sentez-vous souvent tendu quand vous manquez de temps ?	46	53	53
Lorsque vous avez besoin de plus de temps, êtes-vous porté à réduire vos heures de sommeil ?	45	47	48
À la fin de la journée, avez-vous souvent l'impression que vous n'avez pas accompli tout ce que vous vouliez accomplir ?	47	44	45
Vous inquiétez-vous du fait que vous ne consacrez pas assez de temps à votre famille ou à vos amis ?	33	38	40
Vous sentez-vous pris dans une routine quotidienne ?	35	37	36
Sentez-vous que vous n'avez plus de temps pour vous amuser ?	28	35	32
Se sentir tendu parce que l'on veut en faire davantage	34	35	34
Vous considérez-vous comme un bourreau de travail ?	26	25	25
Aimeriez-vous passer plus de temps seul ?	23	24	25
Planifiez-vous ralentir votre rythme de vie au cours de la prochaine année ?	21	23	21

Source : Statistique Canada, Enquête sociale générale, cycle 7, 1992, cycle 12, 1998, et cycle 19, 2005.

Notons également qu'en 2005, 12 p. 100 des répondants n'ont donné aucune réponse positive aux 10 questions énoncées au tableau 4 (données non présentées), 28 p. 100 ont répondu positivement à une ou à deux questions, 25 p. 100 ont répondu positivement à trois ou à quatre questions, et 35 p. 100 ont répondu positivement à cinq questions ou plus : telle est la mesure de la contraction du temps.

Sur la base d'un tel indice de « stress temporel », on peut ainsi conclure qu'en 2005, à peine un dixième de la population canadienne n'exprime aucune difficulté par rapport au temps, qu'environ le quart semble éprouver un léger stress relié au temps, qu'un autre quart se retrouve dans la catégorie des « moyennement stressés » et que plus du tiers se situe dans la catégorie des « très stressés ». En regard des données tirées des enquêtes précédentes, la situation ne semble pas avoir véritablement changé en matière de stress relié au temps au Canada.

Le tableau 5 montre que les deux principales sources de stress sont, dans l'ordre, le travail (40-45 p. 100) et la famille (15-18 p. 100), ce qui renvoie, comme j'en ferai état en conclusion, à deux grands ordres de préoccupations en matière d'aménagement du temps : l'organisation des horaires de travail et la demande de temps familial. On peut également remarquer que les inquiétudes financières comme source de stress demeurent en troisième position, mais sont à la hausse depuis 1998.

Ce ne sont pas seulement les adultes qui déclarent manquer de temps. Dans une enquête auprès de 1 847 jeunes de 11 à 15 ans que j'ai menée en 2005 (Pronovost, à paraître), un peu plus de la moitié répondaient « quelquefois » et « souvent » à la question « T'es-tu senti tendu à cause du manque de temps ? ». Autant de répondants affirmaient être portés à réduire leurs heures de sommeil. Ces sentiments augmentent d'ailleurs avec l'âge. Les pourcentages que j'ai obtenus sont très près des résultats de l'enquête canadienne sur l'emploi du temps menée auprès des Canadiens de 15 ans et plus. Au jeu du temps, les adultes sont comme les enfants, ou vice-versa.

Tableau 5
Principales sources de stress, Canada, 1998 et 2005 (en pourcentage)

	1998	2005
Travail	45	41
Famille	18	15
Inquiétudes financières	11	14
Santé personnelle	6	4
Études	9	8
Autres	7	15
Stress en général	4	4

Source : Statistique Canada, Enquête sociale générale, cycle 12, 1998, et cycle 19, 2005.

La structure des temps sociaux au Canada et en Occident

De tels résultats peuvent être mis en comparaison avec la structure effective de l'emploi du temps. Au Canada, celle-ci a été mesurée par Statistique Canada dans ses enquêtes sur l'emploi du temps par des études dites de « budget-temps ». Je me permets de renvoyer à mon ouvrage de 1996 pour une présentation détaillée de la méthodologie (Pronovost 1996). Qu'il suffise de rappeler que ce type d'étude, très répandu en Occident et de plus en plus dans d'autres pays, a fait l'objet de concertations internationales ; une méthodologie et une classification des activités standards permettent donc des comparaisons internationales et longitudinales sérieuses⁵. De manière générale, la méthodologie consiste à faire remplir par les répondants un « carnet de l'emploi du temps » pour une journée précise, généralement celle qui précède l'enquête. Des recherches comparatives utilisant d'autres méthodologies ont permis d'établir la fiabilité des données.

Au Canada, Statistique Canada a réalisé quatre études sur l'emploi du temps : en 1986, en 1992 et en 1998, auprès d'environ 10 000 répondants chacune, puis en 2005, auprès d'un peu plus de 19 500 répondants. Les résultats sont rapportés au tableau 6. On peut voir, en premier lieu, que le temps moyen de travail s'est accru modestement mais continuellement au Canada entre 1986 et 2005 passant de 24,7 heures par semaine à 28, soit environ une demie-heure par jour en moyenne.

Les données publiées par Robinson et Godbey (1999), Gershuny (2000) et Chenu et Herpin (2002) indiquent une nette convergence dans cet accroissement récent du temps consacré au travail dans les pays occidentaux, en partie sous l'effet d'une participation accrue des femmes au marché du travail. Cela ne signifie pas que, sur une plus longue période, le temps consacré au travail ait tendance à s'accroître : en effet, les travaux sur l'emploi du temps ont depuis longtemps permis de démontrer que, depuis le milieu du xx^e siècle, la tendance est plutôt à la réduction du temps de travail. Ainsi, Gershuny a bien illustré qu'entre 1945 et 1975 la plupart des pays européens ont vu leur semaine de travail se réduire d'environ une dizaine d'heures. En d'autres termes, il est possible que l'on observe présentement une sorte de pause dans la réduction du temps de travail dans les pays occidentaux, comme une sorte « d'exception par rapport à la tendance générale » (Gershuny 2000, p. 62).

En deuxième lieu, le temps total consacré à l'éducation tend lui à diminuer, mais c'est essentiellement en raison du temps moindre que les étudiants consacrent annuellement à leurs études (en contrepartie d'un accroissement du

Tableau 6
Allocation hebdomadaire de temps, Canada, 1986, 1992, 1998 et 2005 :
Ensemble de la population (heures/semaine)

	1986	1992	1998	2005
Travail (y compris les déplacements)	24,7	25,8	26,4	28,0
dont déplacements au travail	2,1	2,1	2,2	2,5
Éducation	5,7	4,2	4,1	4,2
Travaux ménagers	12,1	14,2	14,1	13,6
dont préparation des repas	8,3	7,5	6,4	3,8
Achats et services	6,0	5,3	5,6	5,3
Soins personnels	76,0	74,0	73,2	74,9
dont sommeil	58,0	57,5	58,1	59,5
Soins aux enfants	5,8	3,3	3,5	3,0
Associations	1,8	3,1	2,6	2,4
Loisirs	36,1	38,0	38,5	36,6
dont télé	16,0	15,3	15,4	14,6
activités culturelles	5,8	4,5	4,2	3,7
lecture	3,4	3,7	3,2	2,7
sport	1,8	3,5	3,7	3,5
soirées, visites	6,6	9,0	9,6	8,9

Source : Statistique Canada, Enquête sociale générale, cycle 2, 1986, cycle 7, 1992, cycle 12, 1998, et cycle 19, 2005.

Note : Population âgée de 15 ans et plus.

travail rémunéré). Les tâches domestiques, après avoir occupé une place légèrement plus importante, au détriment, semble-t-il, du temps consacré aux soins personnels, semblent maintenant occuper moins de temps. En raison de la diminution du nombre moyen d'enfants par famille, on ne sera pas surpris d'apprendre que le temps consacré aux soins donnés aux enfants est en diminution ; toutefois, on verra plus loin que ce temps a eu plutôt tendance à s'accroître, quand on examine seulement les familles avec enfants.

En réalité, sur une longue période, le seul véritable gagnant de temps est le temps libre, qui a poursuivi inexorablement sa croissance jusqu'à la fin du siècle dernier. Jusqu'à tout récemment, dans les déplacements de temps quotidien ou hebdomadaire, seul le temps consacré à des activités de loisirs s'est réellement accru ; cela signifie que la quantité totale de temps que l'ensemble des Canadiens consacrent au travail est moindre que celui qu'ils consacrent aux loisirs, et ce, depuis sans doute les années 1950. Cependant, on observe en 2005 une halte certaine dans ce mouvement, au point que les gains acquis semblent s'effacer.

Les données du tableau 6 portent sur l'ensemble de la population. Elles constituent une mesure du temps total moyen consacré à telle ou telle catégorie d'activités. Elles nous informent sur l'évolution de la structure des temps sociaux. À titre de comparaison, j'ai reproduit au tableau 7 des données américaines analogues, recueillies entre 2003 et 2005.

D'une comparaison rapide, on retiendra que, pour l'ensemble de la population, contrairement à la croyance générale, la durée hebdomadaire du temps de travail n'est pas plus élevée aux États-Unis. La part des travaux ménagers semble légèrement plus faible outre-frontière, et le temps consacré aux loisirs est relativement semblable — à la différence que nos voisins du sud semblent être plus télévores. Quoi qu'il en soit, l'une des grandes conclusions que l'on peut tirer des études comparatives internationales menées sur le sujet, c'est qu'une convergence des temps sociaux en Occident est bien établie ; c'est d'ailleurs l'argument majeur de Gershuny. Ce dernier a montré comment les pays occidentaux, depuis le milieu du ^{xx} siècle, ont eu tendance à se rapprocher de plus en plus sur le plan des ratios temps de travail/temps hors travail.

Tableau 7
Allocation hebdomadaire de temps, États-Unis, 2003, 2004 et 2005 :
Ensemble de la population (heures/semaine)

	2003	2004	2005
Travail (y compris les déplacements)	25,8	25,6	25,8
Éducation	3,4	3,5	3,2
Travaux ménagers	12,8	12,6	12,7
Achats et services	9,7	5,7	5,6
Soins personnels dont sommeil	65,4 60,0	65,4 59,9	66,0 60,4
Repas et boisson	8,5	8,7	8,7
Soins à des membres de la famille dont soins aux enfants	3,9 2,9	3,9 3,0	3,8 2,9
Soins à d'autres personnes	2,0	1,9	1,6
Associations	2,2	2,2	2,2
Loisirs dont télé	35,8 18,0	36,3 18,5	36,0 18,1
Autres	2,7	2,0	2,4

Source : États-Unis, Bureau of Labor Statistics, TUS Home. Disponible sur le site du gouvernement américain : www.bls.gov/tus/home.htm

Note : Population âgée de 15 ans et plus.

Mais qu'en est-il quand on examine seulement la population active ? Il va de soi que la participation au marché du travail induit un temps moindre consacré aux tâches domestiques et aux loisirs (voir tableau 8). Notons que le temps hebdomadaire directement consacré au travail rémunéré (travail principal, emploi secondaire et heures supplémentaires) était de 39 heures chez les gens actifs en 2005 au Canada, mais que sa durée s'accroît de 7,3 heures par semaine quand on y ajoute les déplacements, les pauses et les repas pris sur place (d'où le total de 46,3 heures mentionné au tableau 8 pour l'année 2005).

Dans l'ensemble, les tendances déjà observées pour l'ensemble de la population demeurent : chez les gens actifs, après avoir diminué régulièrement au siècle dernier, le temps consacré au travail repart légèrement à la hausse, et celui qui est consacré aux loisirs diminue pratiquement en proportion. Les gens actifs travaillent maintenant autant, voire même un peu plus, qu'on le faisait il y a 20 ans, et ils disposent du même nombre d'heures de loisirs qu'auparavant, tout en ayant tendance à réduire le temps passé à regarder la télévision et à accroître celui qu'ils consacrent à des activités sportives.

Tableau 8
Allocation hebdomadaire de temps, Canada, 1986, 1992, 1998 et 2005 :
Population active (heures/semaine)

	1986	1992	1998	2005
Travail (y compris les déplacements)	45,7	45,6	44,6	46,3
dont déplacements au travail	3,9	3,6	3,8	4,2
Éducation	1,0	1,0	0,6	0,7
Travaux ménagers	8,8	10,7	11,7	11,3
dont préparation des repas	7,3	6,4	5,3	3,2
Achats et services	5,2	4,4	5,1	4,5
Soins personnels	72,1	70,4	69,3	71,2
dont sommeil	55,3	55,3	55,6	57,3
Soins aux enfants	3,7	2,9	3,2	2,5
Associations	1,4	2,3	1,9	1,8
Loisirs	30,0	31,0	31,5	29,5
dont télé	13,1	12,5	11,9	11,5
activités culturelles	4,9	3,6	3,4	2,6
lecture	2,7	2,8	2,4	1,6
sport	1,4	3,2	3,5	3,2
soirées, visites	6,2	7,9	8,5	7,8

Source : Statistique Canada, Enquête sociale générale, cycle 2, 1986, cycle 7, 1992, cycle 12, 1998, et cycle 19, 2005.

Note : Population âgée de 15 ans et plus.

Les gagnants et les perdants au jeu du temps

On se doit de rappeler que les inégalités entre les hommes et les femmes, même si elles semblent s'atténuer légèrement, perdurent. Ainsi, les mères actives consacrent toujours neuf heures de moins par semaine que les pères au travail rémunéré, mais une heure de plus aux tâches domestiques. Leur temps de loisirs reste inférieur (elles consacrent par exemple moins de temps à regarder la télévision) et doivent s'occuper davantage des enfants et des tâches domestiques.

C'est ce qu'illustrent clairement les données des tableaux 9 et 10. Au vu des données de 2005, on peut conclure qu'en deux décennies, il n'y a pas grand-chose qui a changé en matière de travail et de temps libres ! Ce qui n'est pas propre au Canada.

À la convergence des temps sociaux observée depuis le milieu du xx^e siècle s'ajoute une tendance occidentale relativement claire, que Jonathan Gershuny (2000, p. 5) appelle « gender convergence » : dans la plupart des pays que ce chercheur a étudiés, il observe en effet la même structure d'inégalités entre les hommes et les femmes sur le marché du travail. Mais, ajoutez-t-il, à long terme, on

Tableau 9
Allocation hebdomadaire de temps, Canada, 1986-2005 : les mères actives (heures/semaine)

	1986	1992	1998	2005
Travail (y compris les déplacements)	38,3	38,1	39,4	44,1
Éducation	0,9	1,2	0,5	0,5
Travaux ménagers dont préparation des repas	17,3 9,1	17,0 8,1	17,7 6,6	16,4 5,2
Achats et services	6,5	5,6	5,9	5,5
Soins personnels dont sommeil	72,7 55,3	71,0 55,8	69,2 55,5	70,9 56,6
Soins aux enfants	6,6	7,7	7,4	6,2
Associations	1,6	2,3	2,0	1,6
Loisirs	24,0	24,9	26,0	22,8
dont télé	10,2	8,7	8,6	9,3
activités culturelles	3,9	3,0	3,2	2,2
lecture	2,3	2,3	2,4	1,5
sport	0,7	2,2	3,1	2,1
soirées, visites	4,8	8,0	7,3	5,5

Source : Statistique Canada, Enquête sociale générale, cycle 2, 1986, cycle 7, 1992, cycle 12, 1998, et cycle 19, 2005.

Note : population âgée de 15 à 64 ans en 1986 et de 18 à 64 ans en 1992, 1998 et 2005.

Tableau 10
Allocation hebdomadaire de temps, Canada, 1986-2005 : les pères actifs
(heures/semaine)

	1986	1992	1998	2005
Travail (y compris les déplacements)	50,8	47,9	49,1	53,2
Éducation	0,8	0,4	0,2	0,4
Travaux ménagers dont préparation des repas	9,6 6,6	10,2 8,8	10,6 7,7	9,8 2,6
Achats et services	4,8	3,9	3,9	3,4
Soins personnels dont sommeil	69,7 53,3	68,6 54,0	67,4 54,1	68,7 55,3
Soins aux enfants	4,9	5,3	6,0	4,8
Associations	1,2	2,3	1,7	1,9
Loisirs	29,2	29,5	29,1	25,6
dont télé	14,2	13,5	12,2	11,1
activités culturelles	4,1	2,8	2,8	2,3
lecture	2,5	2,2	2,0	1,4
sport	1,4	3,7	3,9	2,8
soirées, visites	5,4	5,8	5,9	5,4

Source : Statistique Canada, Enquête sociale générale, cycle 2, 1986, cycle 7, 1992, cycle 12, 1998, et cycle 19, 2005.

Note : population âgée de 15 à 64 ans en 1986 et de 18 à 64 ans en 1992, 1998 et 2005.

observe que les femmes tendent à demeurer plus longtemps sur le marché du travail et à consacrer moins de temps au travail non rémunéré, ce qui est pratiquement le mouvement inverse chez les hommes actifs. Au rythme où les changements se produisent, on pourrait prédire que dans un siècle, les inégalités auront peut-être complètement disparues⁶.

L'étude américaine de John Robinson (2004) montrait que les gens les plus tendus étaient soit des femmes sur le marché du travail, soit des gens dans la trentaine et dans la quarantaine, soit des personnes parmi les plus scolarisées. Ce que l'on constate également c'est que « ce sont maintenant les plus diplômés qui travaillent le plus » (Chenu et Herpin 2002, p. 31). Il y a un déplacement de la charge de travail vers les gens plus qualifiés, les cadres, les responsables de la gestion des affaires. La situation est semblable au Canada.

Comme je l'ai déjà indiqué, près de la moitié de la population canadienne se déclare peu ou pas stressée à cause du manque de temps. Mais il y a un noyau dur de plus du tiers de la population qui vit de façon aiguë le stress relié au temps : 39 p. 100 de la population en 1998 et 35 p. 100 en 2005, selon l'indice

de « stress temporel » compilé par Statistique Canada. Ce sont des gens assez scolarisés, en situation de mobilité professionnelle ascendante et occupant des postes de gestion, ainsi que les parents de jeunes enfants — tout spécialement les mères (dont il sera question plus loin).

Les données canadiennes (voir tableau 11) indiquent que 6 p. 100 de plus de femmes que d'hommes se déclarent parmi les personnes les plus stressées, que l'on est beaucoup moins stressé si l'on a moins de 24 ans ou plus de 55 ans (dans une proportion qui va du simple au double) et que les gens actifs sont bien entendus les plus stressés. Les travailleurs du secteur des services, et tout particulièrement ceux du domaine de la santé, qu'ils soient professionnels ou gestionnaires, font aussi partie des gens qui affirment vivre le plus de stress à cause du manque de temps.

Quand on ne considère que les gens actifs, les données canadiennes et internationales vont dans le même sens : les cadres, les professionnels et les diplômés universitaires ont indéniablement vu leurs responsabilités s'accroître et leurs temps libres stagner. Par exemple, c'est dans les professions administratives que l'on observe les plus longues semaines de travail (51 heures comparativement à 46 heures pour l'ensemble de la population active). C'est également

Tableau 11
Caractéristiques de la population la plus marquée par le manque de temps*, Canada, 1998 et 2005 (en pourcentage)

	1998	2005
Femmes	42	38
Hommes	36	32
Mères, actives, 18-64 ans avec enfants 0-4 ans	53 68	50 66
Pères, actifs, 18-64 ans avec enfants 0-4 ans	46 55	40 52
Agés de 25 à 34 ans	54	49
Agés de 35 à 44 ans	51	49
Actifs	48	44
Retraités	8	8
Diplôme universitaire	43	39
Affaires, finances, adm.	48	45
Ventes et services	48	41
Gestion	50	49
Secteur de la santé	58	46

Source : Statistique Canada, Enquête sociale générale, cycle 12, 1998, et cycle 19, 2005.

* Soit 39 p. 100 de la population en 1998 et 35 p. 100 en 2005, selon un indice de « stress temporel » compilé par Statistique Canada.

parmi cette population que les temps libres sont les plus courts (trois heures de moins par semaine que dans l'ensemble de la population active). Et ce sont ces travailleurs qui expriment le plus fortement leur « mal du temps ». J'ai déjà écrit que les seuls gagnants de la « civilisation des loisirs » étaient les retraités, et dans une moindre mesure les étudiants (Pronovost 2005, chap. 6). Par exemple, alors que, pour l'ensemble de la population canadienne, la moyenne hebdomadaire de temps libre est de 36,6 heures en 2005, elle est de 53,8 heures pour les retraités !

Pour ce qui est des horaires de travail, on observe qu'ils n'induisent pas nécessairement de stress plus grand, sauf dans le cas du travail de soir et de nuit. Les travailleurs qui jouissent d'un horaire régulier, de jour, ont même tendance à se dire légèrement plus tendus. C'est la charge de travail, et plus particulièrement les responsabilités accrues, qui sont déterminantes. C'est ce que concluent Alain Chenu et Nicolas Herpin (2002, p. 15) en se référant à la situation française : « Le diplôme est le déterminant de la durée du travail dont l'impact a le plus changé : ce sont maintenant les plus diplômés qui travaillent le plus, et qui consacrent moins de temps aux loisirs. »

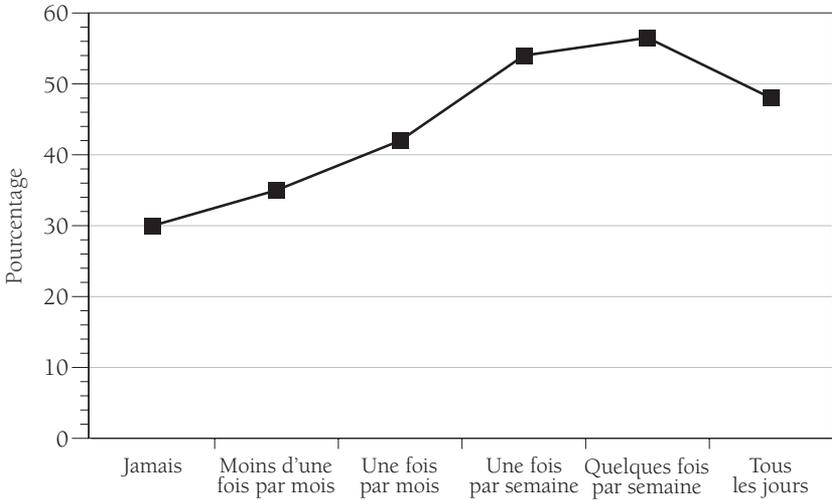
Le paradoxe de la participation culturelle

Malgré des contraintes reliées au travail et au temps, les gens plus scolarisés ne s'intéressent pas moins aux activités culturelles. Dans d'autres travaux (Pronovost 1997, chap. 5), j'ai montré que, parmi la population qui souhaite assister à plus de spectacles, la majorité des gens invoquent le manque de temps pour justifier le fait qu'ils ne le font pas. Ceux qui ne souhaitent pas aller plus souvent à des spectacles expliquent leur choix de façon tout à fait différente : d'abord très nettement par manque d'intérêt, ensuite parce qu'ils vont déjà voir ce qui les intéresse, et, finalement — mais dans une proportion beaucoup moindre que ceux qui souhaiteraient voir plus de spectacles —, par manque de temps. En outre, le souhait de voir plus de spectacles est nettement plus marqué chez ceux qui assistent déjà à des spectacles que chez ceux qui n'y assistent pas.

Pour illustrer cela, j'ai construit un index d'assistance à des spectacles, en cumulant le nombre de spectacles différents auxquels un répondant avait déclaré avoir assisté. On peut voir au graphique 2 que les gens qui assistent à des spectacles sont en général les plus stressés⁷.

Nos résultats démontrent que plus on est « actif » en matière d'activités culturelles, plus on se dit intéressé, et plus on invoque le manque de temps : dans l'ensemble, il y a une relation presque symétrique entre la contrainte de

Graphique 2
Proportion de gens qui assiste à des spectacles selon l'incidence du sentiment de manquer de temps, Canada, 1998 (en pourcentage)



Note : L'assistance à des spectacles renvoie à un indice de participation à au moins un des spectacles mentionnés dans l'enquête (quatre mentions possibles).

temps perçue et la participation à des activités culturelles, de même qu'entre la participation à des activités culturelles et le degré de scolarité. Or, les gens qui disposent de plus de temps sont précisément ceux-là mêmes qui participent le moins à des activités culturelles : leur constellation d'activités étant moins dense, ils ne peuvent pas invoquer le manque de temps, mais plutôt leur manque d'intérêt pour expliquer leur participation moins importante à des activités culturelles.

On peut facilement illustrer ce phénomène. Ainsi, dans l'enquête sur l'emploi du temps de Statistique Canada, les répondants qui lisent le moins ou ne vont pas dans les musées sont ceux dont la semaine de travail est la plus courte. Le nombre de spectacles vus s'accroît avec l'allongement de la semaine de travail, puisque les plus grands amateurs de spectacle travaillent six heures de plus par semaine que la moyenne des actifs. Parmi les gens actifs, ceux qui fréquentent les musées sont ceux dont la semaine de travail est la plus longue. De même, plus on se déclare pressé par le temps, plus on lit ; et les répondants qui se disent le moins stressés assistent moins à des spectacles.

Comment expliquer un tel paradoxe ? Le stress associé au temps est davantage le fait des gens plus scolarisés, de ceux qui ont des postes comportant plus

de responsabilités professionnelles. Or, les pratiques culturelles sont un reflet de la stratification sociale. Le niveau d'éducation est décisif : toutes les enquêtes du genre le démontrent très clairement. Il ne faut donc pas s'étonner de constater que, même s'ils se disent plus pressés, les gens les plus scolarisés trouvent le temps de s'offrir une vie culturelle plus intense.

Comment s'y prennent-ils ? Pour répondre à cette question, certains chercheurs (Coulangeon *et al.* 2002) proposent une distinction entre temps long et temps court. D'une part, l'une des stratégies des gens les plus actifs, à l'échelle quotidienne, est de diminuer le temps consacré à des activités à forte consommation de temps, comme l'écoute de la télévision. Ces personnes ont aussi tendance à programmer de manière parfois serrée leurs activités quotidiennes ou hebdomadaires, par exemple la pratique de sports et le choix d'émissions de télévision. En somme, ils aménagent leurs temps libres. D'autre part, sur une plus longue période, les gens ayant un niveau de vie plus élevé peuvent généralement avoir accès à plus de temps, sous forme, par exemple de congés choisis ou d'allongements ponctuels de leurs temps libres. De plus, ils peuvent acheter du temps, sous forme de sorties ponctuelles, de pratiques plus intensives, etc. : ils troquent du temps court contre du temps long. Le temps long est généralement plus coûteux (théâtre, visites plus fréquentes des musées, vacances, etc.) : c'est pourquoi les gens ayant un niveau de vie plus élevé y ont plus facilement accès.

Le temps des pères et le temps des mères

Dans une société en mal de temps, un autre paradoxe à considérer est celui du temps familial. Comme on l'a vu plus haut, le temps consacré aux enfants a chuté de manière importante dans l'ensemble de la population, mais de manière moins marquée parmi la population active. En fait, on a assisté dans les années 1990 à une certaine remontée du temps consacré aux enfants parmi les gens actifs, mais ce temps a ensuite recommencé de diminuer ; on peut supposer que cela est dû à la baisse du nombre moyen d'enfants par famille. Cela dit, parallèlement, les préoccupations pour la conciliation famille-travail vont croissantes. Dans un tel contexte, qu'en est-il du temps des pères et du temps des mères ?

Le temps consacré aux enfants peut être divisé en deux grandes catégories : 1. le temps consacré aux soins donnés aux enfants (besoins élémentaires, jeux, éducation, etc.), que l'on appellera « temps primaire » — c'est le temps pendant lequel l'un des parents, ou les deux, sont en présence de leurs enfants, et dans le contexte d'une activité spécifiquement destinée aux enfants ; 2. le temps pendant lequel les parents sont en présence de leurs enfants, quelle que soit l'activité (par

exemple prendre un repas avec les enfants, regarder la télé avec eux, faire des courses, etc.), et que l'on appellera « temps parental » : ce temps inclut donc le temps primaire.

Encore ici, les études sur l'emploi du temps au Canada permettent d'établir un diagnostic surprenant (voir le tableau 12). Car si le temps total passé avec les enfants (le temps parental) a chuté de manière importante dans la population puisqu'il y a moins d'enfants par famille, dans le dernier quart du xx^e siècle le temps consacré aux soins, à l'éducation et aux jeux (le temps primaire) a peu bougé chez les parents qui étaient sur le marché du travail. Contrairement à une croyance répandue, ces parents consacraient même il y a une dizaine d'années plus de temps à leurs enfants que ceux des années 1980 ! La tendance est la même aux États-Unis. Jusqu'à tout récemment, les parents réussissaient donc à maintenir un fragile équilibre entre leurs activités professionnelles et les soins

Tableau 12
Temps primaire et temps parental, Canada, 1986-2005 (heures/semaine)

	Hommes actifs	Femmes actives
Temps primaire		
Tous parents 1986	4,9	6,6
Tous parents 1992	5,3	7,7
Tous parents 1998 ¹	6,0	7,4
Enfants < 5	10,8	16,3
Enfants > 5	4,6	5,8
Tous parents 2005 ¹	4,8	6,2
Enfants < 5	9,8	15,3
Enfants > 5	2,7	4,2
Temps parental		
Tous parents 1986	23,9	29,4
Tous parents 1992	25,4	31,6
Tous parents 1998 ¹	20,3	23,8
Enfants < 5	32,5	43,6
Enfants > 5	18,2	22,2
Tous parents 2005 ¹	19,0	22,0
Enfants < 5	30,2	38,6
Enfants > 5	14,2	18,3

Source : Adapté de Robinson, 2004.

Note : population âgée de 15 à 64 ans en 1986 et de 18 à 64 ans en 1992, 1998 et 2005.

¹ Enfants de moins de 15 ans dans le ménage ou à l'extérieur du ménage.

donnés aux enfants (temps primaire). Cependant, l'enquête sur l'emploi du temps menée en 2005 indique que, depuis peu, cet équilibre s'est brisé et que les parents, pères et mères, consacrent une heure de moins par semaine à leurs enfants, comparativement à 1998.

Si l'on ne tient compte que des gens actifs de 18 à 64 ans (pour éviter les écarts causés par les retraités et les plus jeunes), on constate que les femmes actives ayant au moins un enfant ont maintenant tendance à accroître leur temps de travail et à diminuer le temps consacré aux tâches domestiques (voir le tableau 9). Elles ont aussi tendance à restreindre un peu le temps qu'elles consacrent aux soins des enfants (temps primaire), de même que le temps parental. Dans l'ensemble, les mères travaillent l'équivalent de 82 p. 100 du temps des pères, comparativement à 75 p. 100 il y a deux décennies.

Rappelons que, selon les données présentées au tableau 11, parmi les gens les plus stressés, ce sont les femmes actives ayant un enfant de quatre ans ou moins qui arrivent en tête : en 2005, 66 p. 100 d'entre elles se déclarent parmi les gens les plus stressés, alors que ce chiffre est de 35 p. 100 pour l'ensemble des répondants ; c'est 14 p. 100 de plus que chez les hommes qui sont dans une situation comparable. Au palmarès du stress relié au temps, les femmes actives ayant de jeunes enfants remportent donc la palme.

Par ailleurs, les pères, dont le temps consacré aux tâches domestiques et le temps consacré aux enfants (temps primaire) avaient augmenté (dans ce dernier cas, d'une heure de plus par semaine au Canada, deux heures de plus au Québec, entre 1986 et 1998), ont vu ces temps régresser récemment, au point que l'on est pratiquement revenu à la situation d'il y a 20 ans (voir le tableau 10). Si les écarts entre les pères et les mères tendaient vraiment à diminuer entre 1986 et 1998, la situation s'est brusquement détériorée depuis.

Ces données ne font que confirmer des tendances déjà régulièrement notées, et corroborées par les enquêtes nationales et internationales déjà citées. Plus les femmes sont présentes sur le marché du travail, plus elles doivent composer avec leurs autres temps contraints, dont ceux qu'elles consacrent aux tâches domestiques et aux enfants, et plus les hommes s'impliquent davantage dans ces tâches. La pression qu'induit la présence des femmes sur le marché du travail a pour conséquence un certain partage du temps familial et parental avec les hommes.

Dans les faits, la stratégie des mères est soumise à une triple contrainte : elles consacrent encore près de sept heures par semaine de plus que les pères aux tâches domestiques, et près d'une heure et demie de plus aux soins donnés aux enfants. Par conséquent, elles doivent encore réduire le temps qu'elles consacrent au travail rémunéré, soit en ayant un emploi à temps plein qui exige moins

d'heures, soit en optant pour le travail à temps partiel, soit en se retirant carrément du marché du travail si elles ont deux ou trois enfants.

À partir d'analyses de variance, on peut déterminer dans quelle mesure certains facteurs, comme l'âge, le statut d'emploi, le nombre d'enfants et le niveau d'éducation exercent une influence sur la structure des temps sociaux des parents (Pronovost 2005). En résumé, la première césure se fait, il va de soi, entre le fait d'avoir ou non des enfants. Ensuite, c'est le fait d'avoir un enfant de moins de cinq ans ou le fait d'avoir deux enfants qui constituent les facteurs les plus décisifs. Ainsi, chez les femmes, le fait d'avoir un enfant de moins de cinq ans induit une diminution moyenne d'une dizaine d'heures de travail rémunéré (le chiffre est d'à peine une heure chez les hommes) ; s'il y a deux enfants, les hommes ont alors tendance à réduire significativement leur temps de travail, et, s'il y en a trois, les femmes auront tendance à se retirer du marché du travail et les hommes à travailler davantage (Pronovost 2006). Encore ici, les données longitudinales tirées des enquêtes américaines révèlent des tendances tout à fait comparables (Bianchi *et al.* 2005).

Les études américaines les plus récentes (Bianchi *et al.* 2005 ; Sandberg et Hofferth 2005) indiquent que, depuis une décennie, le temps consacré aux enfants a commencé à remonter aux États-Unis, tant chez les pères que chez les mères. Les mères américaines actives consacrent maintenant autant d'heures à leurs jeunes enfants que les mères sans emploi le faisaient 10 ans plus tôt ; en d'autres termes, on constate une tendance très nette à l'égalisation progressive du temps consacré aux enfants, que les parents soient actifs ou inactifs. L'enquête de Statistique Canada menée en 2005 démontre que les mères et les pères canadiens, qui avaient tendance à consacrer plus de temps à leurs enfants que les parents américains, ont depuis 2005 diminué le temps accordé aux soins aux enfants à tel point que les indicateurs tendent à s'aligner de part et d'autre de la frontière. Il est toutefois possible que la forte hausse du temps de travail au Canada contribue dans l'avenir à rétablir le déséquilibre.

Notons que c'est au Québec que les parents passent le plus de temps avec leurs enfants (temps parental). Ainsi, comme on le voit au tableau 13, les mères actives québécoises passent en moyenne deux heures de plus par semaine avec leurs enfants que l'ensemble des mères canadiennes ; chez les pères actifs, les Québécois ont encore une petite heure « d'avance », mais l'écart a diminué depuis 1998, alors que les Québécois passaient deux heures de plus avec leurs enfants. Toutefois, le temps primaire est pratiquement identique au Québec et au Canada.

Comme on peut le prévoir, le temps que les parents passent avec leurs enfants est le plus élevé chez les familles dont les enfants sont jeunes, et il a tendance à diminuer quand les enfants vieillissent. On consacre trois fois et demie plus de temps aux enfants quand ils sont en bas âge. Au total, les mères passent

avec leurs enfants de moins de cinq ans l'équivalent de quelques heures de moins que leur temps de travail rémunéré, des deux tiers chez les hommes.

Les temps libres sont également influencés par la présence des enfants. Avec un enfant, tant les mères que les pères réduisent en moyenne leurs temps libres de deux heures par semaine, et de cinq heures s'ils ont deux enfants en bas âge. C'est le temps passé à regarder la télévision qui est le plus touché, de même que les sorties. D'ailleurs, les gens plus scolarisés ont tendance à structurer davantage le temps des enfants autour d'activités organisées (cours et leçons de toutes sortes, sorties programmées) et à réduire le temps « passif », consacré par exemple à l'écoute de la télévision. Ainsi, ces parents achètent du temps pour eux-mêmes et pour leurs enfants. Notons que le temps de loisir des mères, tout comme celui des pères, a nettement diminué depuis 1998 dû à la hausse généralisée du temps de travail.

Tableau 13
Temps primaire et temps parental, Québec, 1986-2005 (heures/semaine)

	Hommes actifs	Femmes actives
Temps primaire		
Tous parents 1986	3,1	5,8
Tous parents 1992	4,9	7,1
Tous parents 1998 ¹	5,3	6,4
Enfants < 5	10,0	15,5
Enfants > 5	4,3	4,8
Tous parents 2005 ¹	4,4	6,0
Enfants < 5	9,8	14,5
Enfants > 5	2,6	3,6
Temps parental		
Tous parents 1986	23,6	27,7
Tous parents 1992	22,7	26,8
Tous parents 1998 ¹	22,6	24,1
Enfants < 5	35,7	40,9
Enfants > 5	20,1	22,4
Tous parents 2005 ¹	19,7	23,8
Enfants < 5	33,2	38,9
Enfants > 5	14,9	19,5

Source : Adapté de Robinson, 2004.

Note : population âgée de 15 à 64 ans en 1986 et de 18 à 64 ans en 1992, 1998 et 2005.

¹ Enfants de moins de 15 ans dans le ménage ou à l'extérieur du ménage.

De manière générale, on peut conclure que les parents sont très attentifs à leurs enfants en bas âge, que les parents de jeunes enfants, qu'ils soient ou non sur le marché du travail, se différencient de moins en moins, en matière de soins accordés aux enfants et que les pères tendent de plus en plus à partager les tâches domestiques. C'est donc en étant plus présentes sur le marché du travail que les femmes ont paradoxalement obtenu des gains en termes de temps libres et de partage des responsabilités familiales, au prix, faut-il rappeler, d'un fort stress relié au temps. Les parents expriment ainsi leur manque de temps, cette fois pour des considérations en grande partie liée à l'attention qu'ils souhaitent accorder à leurs jeunes enfants. Mais la demande de temps chez les parents est de l'ordre de la qualité plutôt que de la quantité. Quelques études américaines ont illustré ce point : le manque de temps à accorder aux enfants ne concerne pas la durée de ce temps mais sa « densité ».

On peut dire que l'attention portée de nos jours aux enfants — nous en avons moins mais nous souhaitons leur consacrer plus de temps, et tel est bien le cas chez les jeunes pères actifs — est source de tensions dans l'équilibre des temps personnels et sociaux. De même, les rapports hommes-femmes dans la sphère domestique connaissent indéniablement une certaine reconfiguration, sous la pression notamment du taux croissant d'activité des femmes, même si, à court terme, la situation s'est détériorée.

Conclusion : vers une politique du temps ?

Fondamentalement, la notion de « manque de temps » renvoie à au moins trois phénomènes à la fois différents et apparentés : l'accroissement des responsabilités professionnelles des gens plus scolarisés ; la valorisation d'activités personnelles en matière de sport et de culture ; la reconnaissance accrue du « temps familial » comme valeur, tout particulièrement l'attention portée aux jeunes enfants dans une société où, dans la majorité des couples, les deux parents exercent un emploi à plein temps.

Dans un tel contexte, une politique du temps peut sembler une utopie. Comment concilier tant d'attentes divergentes et, à la limite, propres à chaque individu et à chaque famille ? Si la réflexion sur l'aménagement du temps a à peine commencé en Amérique, il existe en Europe une forte tradition dans ce domaine, notamment à cause des temps de transport plus longs et des heures de pointe plus difficiles, ainsi que de la rigidité de certaines institutions publiques (services publics, écoles, etc.).

En l'absence d'une volonté politique manifeste d'intervenir dans la mise en place de nouvelles modalités de régulation du temps, un certain nombre de pas

peuvent néanmoins être franchis. Comme je l'ai déjà écrit, il s'agit tout au moins de réaménager ou de redistribuer le temps, de manière à permettre aux individus et aux collectivités un usage du temps qui corresponde à leurs besoins et à leurs aspirations (Pronovost 1996, p. 155).

Sur la base des données que je viens de présenter, on peut considérer deux grands axes de politiques. Le premier porte sur les politiques de conciliation famille-travail, qui doivent permettre d'assurer un partage plus égalitaire entre hommes et femmes des soins donnés aux enfants et des tâches domestiques, tout en donnant la possibilité aux uns comme aux autres de s'adonner à une activité professionnelle. Le second concerne la question de l'aménagement du temps de travail, c'est-à-dire les moyens de permettre aux parents — et tout particulièrement aux mères — de ne pas être pénalisés dans leur situation professionnelle.

Dans le premier cas, on peut rappeler que des initiatives en matière de conciliation famille-travail ont depuis longtemps vu le jour et tendent à s'amplifier. Citons le développement des services de garde au Québec, la bonification du programme canadien de congés parentaux offert par l'assurance-emploi en 2001 — et l'adoption du régime québécois en 2006 —, ainsi que la nouvelle prestation universelle pour la garde d'enfants mise en place par le gouvernement Harper. À ce sujet, il faut répéter que le fait d'avoir un enfant ne doit pas fragiliser le travail rémunéré des femmes. On a vu comment la montée du travail féminin est la source de changements profonds des rapports hommes-femmes, autant dans la sphère économique que dans la sphère domestique.

Des études européennes récentes (Conseil d'analyse économique 2005), ainsi que les travaux de l'OCDE (2005), indiquent d'ailleurs que l'on observe un taux de fécondité « acceptable » essentiellement dans les pays où des modes de garde souples et adaptés aux nouvelles réalités ont été mis en place, permettant ainsi aux femmes qui décident d'avoir des enfants de ne pas subir une trop longue interruption de carrière. La relation entre le taux d'emploi féminin et le taux de fécondité s'est d'ailleurs récemment modifiée : ce sont les pays où existent des mesures favorables à la famille, tant dans le secteur privé qu'en matière de politique publique, qui affichent désormais les plus hauts taux de fécondité. L'exemple de la Suède est souvent cité, mais l'on peut aussi mentionner l'Australie, la France, les Pays-Bas et le Royaume-Uni (Durand 2005). L'expérience québécoise récente, où l'on a vu le taux de natalité croître de manière significative, pourrait venir confirmer cette tendance.

Dans le second cas, la plus importante piste de solution est l'assouplissement des horaires de travail — et, dans le cas des mères ou des travailleurs hautement qualifiés, la réduction des heures de travail. Les enquêtes sur ce sujet indiquent bien que c'est moins la réduction du temps de travail qui retient l'attention des gens actifs que la possibilité d'aménager celui-ci selon des modalités

qui permettent la conciliation des responsabilités familiales, des horaires scolaires et des heures de travail des parents. Il y a bien entendu une limite aux possibilités d'assouplissement, mais de nombreuses formules ont déjà été mises en place : horaires variables à certaines périodes de la journée, mécanismes de réduction journalière ou hebdomadaire des heures de travail, constitution de banques de temps, possibilité de congés sociaux non rémunérés (dans le cas de maladie, de soins à apporter aux enfants, etc.), garde en milieu de travail, accès facilité à des services de sports et de loisirs, etc.

Une enquête de Statistique Canada, menée en 1995 il est vrai, en arrivait déjà à la conclusion que certaines catégories de travailleurs préfèrent travailler moins, dont « les professionnels, les gestionnaires et les travailleurs des sciences sociales et naturelles. En général ces personnes ont des salaires élevés et beaucoup d'ancienneté. [...] Les femmes mariées ayant des jeunes enfants préféreraient aussi travailler moins » (Statistique Canada 1997, p. 5). On y ajoutait que l'environnement familial influence nettement les choix de travailler plus ou de travailler moins. Ces résultats corroborent les analyses présentées ici.

Cependant, des études indiquent que les questions « familiales » sont souvent perçues par les employeurs comme relevant de la vie privée, et qu'au mieux elles peuvent être prises en compte dans le contexte des relations de travail (Tremblay 2004). Déjà, il y a une dizaine d'années, l'ouvrage retentissant d'Arliette Russel Hochschild (1997) indiquait que les meilleurs programmes de conciliation famille-travail en milieux de travail se heurtaient soit à la résistance interne des dirigeants, soit à une culture du travail fortement intériorisée par les travailleurs. C'est pourquoi, dans l'ensemble, les mesures de conciliation famille-travail offertes aujourd'hui par les entreprises sont encore assez peu utilisées (Ferrer et Gagné 2006).

Exemple le plus récent d'aménagement du temps se retrouve dans le cas de politiques urbaines en Europe. Des « bureaux du temps » existent dans un grand nombre de villes européennes, dont les efforts visent à réduire des rigidités inutiles. En pratique, on a surtout affaire à de modestes changements, dont certains sont déjà implantés au Canada, par exemple : l'allongement des heures d'ouverture des commerces, l'assouplissement des heures d'ouverture des services publics et une plus grande accessibilité des services publics municipaux, une meilleure synchronisation ou coordination des horaires des écoles et des transports, le décalage des quarts de travail selon les usines ou selon leur emplacement, le décalage des vacances scolaires selon les régions, etc. (Boulin *et al.* 2002 ; Boulin et Muckenberger 2002). En d'autres mots, il s'agit « de mettre l'accent sur la nécessité de concilier des modes de fonctionnement diversifiés pour des individus qui sont tantôt producteurs, tantôt consommateurs, tantôt parents, tantôt

préoccupés par leur propre subjectivité, tantôt solitaires, tantôt immergés dans un nœud de relations sociales. » (Boulin et Muckenberger 2002, p. 68).

D'autres expériences européennes sont plus ambitieuses et visent la coopération entre acteurs économiques et politiques — une « approche transversale » qui n'épouse pas la logique d'un seul service public ou d'une seule entreprise —, ainsi qu'une plus grande implication des citoyens. Il semble bien qu'à ce jour, les résultats de ces expériences demeurent modestes.

On peut cependant penser qu'avec la généralisation du travail féminin — Boulin et Muckenberger parlent de « l'expression d'une culture féminine du temps » (2002, p. 180) —, la demande pressante de temps parmi les gens les plus scolarisés et le vieillissement de la population active créeront une pression forte, et probablement constante, pour qu'une véritable politique des temps sociaux soit mise en place.

Notes

- 1 On calcule cette surestimation en comparant la durée du temps de travail des répondants, telle que mesurée par les enquêtes sur l'emploi du temps (temps quotidien reporté sur les sept jours de la semaine), à la réponse que donnent ces répondants quand, dans la même enquête, on leur demande d'estimer la durée de leur semaine de travail.
- 2 Par exemple, les études d'emploi du temps portent sur la journée précédant l'entrevue, alors que les estimations demandées s'étendent généralement sur une semaine entière.
- 3 Le temps consacré à certaines activités de loisirs, notamment la télévision, a tendance à être sous-estimé, mais non le temps consacré à des activités physiques.
- 4 L'essentiel des données utilisées dans ce rapport, aux fins d'analyses et de production des tableaux, provient des quatre enquêtes sociales générales réalisées par Statistique Canada (1986, 1992, 1998 et 2005). Dans les 3 premiers cas, les échantillons sont d'environ 10 000 répondants ; en 2005 l'échantillon est d'un peu plus de 19 000 répondants. La population étudiée est composée de personnes de 15 ans et plus. Statistique Canada a fourni les informations nécessaires à la comparaison des données. Les calculs ont été effectués à partir des données originales. Les regroupements d'activités sont les mêmes dans tous les cas. Tous les fichiers ont été pondérés selon les variables calculées par Statistique Canada. J'ai également utilisé les données originales d'une enquête française, réalisée en 1998 (14 500 carnets) ; ces données ont été également pondérées selon les indications de l'INSEE. Finalement, j'utilise trois enquêtes récemment menées aux États-Unis par le Bureau of Labour Statistics : en 2003 (21 000 répondants), en 2004 (14 000 répondants) et en 2005 (19 000 répondants). Site de l'enquête américaine de 2004 : <http://www.bls.gov/tus/>. Site des premières exploitations de l'enquête de 2003 : <http://www.atusers.umd.edu>
- 5 Ouvrage de Gershuny, paru en 2000, en constitue un exemple remarquable, de même que celui de Robinson et Godbey, déjà cité.
- 6 Pour ne pas alourdir le document, je n'ai pas reproduit les données générales d'emploi du temps selon les genres ; on aura, aux tableaux 10 et 11, une idée précise de la situation en ce qui concerne les hommes et les femmes sur le marché du travail et ayant des enfants.
- 7 Selon un indice de « stress temporel » calculé par Statistique Canada dans l'enquête Emploi du temps de 1998. L'assistance à des spectacles renvoie à un indice de participation à au moins l'un des spectacles mentionnés dans l'enquête (quatre mentions possibles). La méthodologie est la même pour les graphiques 2 et 3.

Références

- Bianchi, S. M., J. P. Robinson et M. A. Milkie, (dir.). 2006. *Changing Rhythms of American Family Life*. New York : Russel Sage.
- Bianchi, Suzanne, Wight, Vanessa et Raley, Sara. 2005. *Maternal Employment and Family Caregiving : Rethinking Time with Children in the ATUS*. Texte préparé pour l'ATUS Early Results Conference. Bethesda (Maryland). Décembre.
- Boulin, Jean-Yves, Pierre Dommergues et Francis Godard (dir.) 2002. *La nouvelle aire du temps*. Paris : Aube/Datar.
- Boulin, Jean-Yves et Ulrich Muckenberger. 2002. *La ville à mille temps*. Paris : L'Aube/Datar.
- Chenu, Alain, et Nicolas Herpin. 2002. « Une pause dans la marche vers la civilisation des loisirs ? ». *Économie et Statistique*, n° 352-353. p. 15-37.
- Coulangeon, Philippe, Pierre-Michel Menger et Ionela Roharik. 2002. « Les loisirs des actifs : un reflet de la stratification sociale ». *Économie et Statistique*, n° 352-353. p. 39-55.
- Conseil d'analyse économique (France). 2005. *La famille, une affaire publique. Rapport du Conseil d'analyse économique*. Paris : La documentation française.
- Conseil de la famille et de l'enfance. 2005. *Le Rapport annuel 2004-2005 sur la situation et les besoins des familles et des enfants : 5 bilans et perspectives*. Québec : Conseil de la famille et de l'enfance.
- Daly, K. J. 2001. *Minding the Time in Family Experience*. Amsterdam : Elsevier.
- Durand, Martine. 2005. « Concilier vie familiale et professionnelle : expérience comparée dans les pays de l'OCDE », dans *La famille, une affaire publique. Rapport du Conseil d'analyse économique*, Conseil d'analyse économique. Paris : La documentation française. p. 293-308.
- Dumontier, Françoise, et Jean-Louis Pan Ké Shon. 1999. *En 13 ans, moins de temps contraints et plus de loisirs*. Paris : INSEE. (Insee première, n° 675).
- Échange et Projets. 1980. *La révolution du temps choisi*. Paris : Albin Michel.
- Ferrer, Ana, et Lynda Gagné. 2006. « The Use of Family Friendly Workplace Practices in Canada ». Document de travail IRPP, septembre.
- Friedberg, Leora, et Webb, Anthony. 2005. *The Chore Wars: Household Bargaining and Leisure Time*. Texte préparé pour l'ATUS Early Results Conference. Bethesda (Maryland). Décembre.
- Gershuny, Jonathan. 2000. *Changing Times. Work and Leisure in Postindustrial Society*. Oxford : Oxford University Press.
- Hochschild, Arlie Russell. 1997. *The Time Bind. When Work Becomes Home and Home Becomes Work*. New York : Metropolitan Book.
- Hoffert, Sandra L., et John F. Sandberg. 2001. « How American Children Spend Their Time ». *Journal of Marriage and the Family*, n° 63, p. 295-308.
- Méda, Dominique. 2005. « La conciliation famille-travail et les temps sociaux », dans *De la conciliation emploi-famille à une politique des temps sociaux*, Diane-Gabrielle Tremblay. Québec : Presses de l'Université du Québec. p. 14-34.
- Méda, Dominique. 1999. *Qu'est-ce que la richesse ?*. Paris : Aubier.
- Milkie, Melissa A., Marybeth J. Mattingly, Kei M. Nomaguchi, Suzanne M. Bianchi et John P. Robinson. 2004. « The Time Squeeze : Parental Statuses and Feelings About Time With Children ». *Journal of Marriage and the Family*, vol. 66, n° 3, p. 739-761.
- OCDE. 2005. *Bébés et employeurs : comment concilier travail et vie de famille. Canada, Finlande, Royaume-Uni et Suède*. Paris.
- Pronovost, Gilles. 1996. *Sociologie du temps*. Bruxelles : De Boeck Université.
- Pronovost, Gilles. 1997. *Loisir et société. Traités de sociologie empirique*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Pronovost, Gilles. 2005. *Temps sociaux et pratiques culturelles*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

- Pronovost, Gilles. 2006. « Trends in Child Care and Parenting in Canada : 1986 to 1998 », dans *Changing Rhythms of American Family Life*, Bianchi, S. M., J. P. Robinson et M. A. Milkie (dir.). New York : Russel Sage. p. 196-200.
- Pronovost, Gilles. *Les jeunes et le temps*. À paraître.
- Robinson, John. 2004. « Changements et facteurs explicatifs de l'emploi du temps chez les parents, aux États-Unis, au Canada et au Québec ». *Enfances, Familles, Générations*. <http://www.erudit.org/revue/efg/2004/v/n1/index.html>
- Robinson, John, et Geoffrey Godbey. 1999. *Time for Life : The Surprising Ways Americans Use their Time*. University Park : Pennsylvania State University Press. 2^e éd..
- Sandberg, John E, et Sandra L. Hofferth. 2005. « Changes in Children's Time with Parents : A Correction ». *Demography*, vol. 42, n^o 2, p. 391-395.
- Statistique Canada. 1986. Enquête sociale générale, 1986 — cycle 2. Emploi du temps, mobilité sociale et langue. Ottawa.
- Statistique Canada. 1992. Enquête sociale générale, 1992 — cycle 7. L'emploi du temps. Ottawa.
- Statistique Canada. 1997. « Heures travaillées : que préfèrent les Canadiens ? » *Le Quotidien*, 20 mai 1997. Catalogue 11-001F.
- Statistique Canada. 1999. Aperçu sur l'emploi du temps des Canadiens en 1998. Ottawa. Catalogue 12F0080X1F <http://www.statcan.ca/>
- Statistique Canada. 2006. Aperçu sur l'emploi du temps des Canadiens 2005. Ottawa. Catalogue 12F0080X1F <http://www.statcan.ca/>
- Tremblay, Diane-Gabrielle (dir.). 2005. *De la conciliation emploi-famille à une politique des temps sociaux*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Tremblay, Diane-Gabrielle. 2004. *Conciliation emploi-famille et temps sociaux*. Québec et Toulouse : Presses de l'Université du Québec et Octares.
2002. « L'emploi du temps ». *Économie et Statistique*, n^o 352-353.
2003. « L'emploi du temps ». *Futuribles*, n^o 285 (avril).

Cette étude est publiée sous la direction de Sarah Fortin, directrice de recherche à l'IRPP. La révision linguistique a été effectuée par Jean Bernard ; la lecture d'épreuves par Marc Desrochers. La mise en pages a été réalisée par Anne Tremblay. L'impression a été effectuée par Impressions graphiques.

Pour commander ce document ou demander la permission de le réimprimer, veuillez communiquer avec :

IRPP
1470, rue Peel, bureau 200
Montréal (Québec) H3A 1T1
Téléphone : 514-985-2461
Télécopieur : 514-985-2559
Courriel : irpp@irpp.org
www.irpp.org

Les Enjeux publics IRPP et les Choix sont disponibles sur le Site Web : www.irpp.org

Pour citer ce document :

Pronovost, Gilles. 2007. « Le temps dans tous ses états : temps de travail, temps de loisir et temps pour la famille à l'aube du XXI^e siècle ». Enjeux publics IRPP 8 (1).

Founded in 1972, the Institute for Research on Public Policy is an independent, national, nonprofit organization.

IRPP seeks to improve public policy in Canada by generating research, providing insight and sparking debate that will contribute to the public policy decision-making process and strengthen the quality of the public policy decisions made by Canadian governments, citizens, institutions and organizations.

IRPP's independence is assured by an endowment fund established in the early 1970s.

The opinions expressed in this paper are those of the author and do not necessarily reflect the views of IRPP or its Board of Directors.